

## MOTS SUR MOI

*O words which fall like Summer dew on me.*

QUATRE SIECLES DEPUIS le jour où la sœur et les amis de Philip Sidney, écoutant l'Arcadie, entendirent ce premier vers d'un poème dont l'amour est le sujet et l'objet.

Ce vers des *Sexains Champêtres* de Sidney pose immédiatement (par sa présence physique et sensuelle, par sa forme visuelle) la question des rapports entre traducteur et langage. Dans le cas de la poésie, langage souvent doublement étranger.

Dans une des notices écrites pour cette anthologie par le savant jeune professeur d'Oxford, Christopher Ricks, on peut lire l'hommage rendu à Marlowe par Drayton, deux poètes contemporains :

*Son esprit tient la plus belle folie  
Qui crée un poète et le justifie.*

C'est hier encore que Michel Foucault, dans *Les Mots et les Choses* parle du « face à face de la poésie et de la folie... marque d'une nouvelle expérience du langage ». Aragon présente ainsi le livre d'un poète débutant : « Vous croyez peut-être que je dis cela pour me défendre contre le diagnostic de folie? Détrompez-vous je suis fou et je ne veux même pas tenter de faire passer ma folie pour de la raison ce qui serait mon cas si je prétendais reconnaître la poésie chez un jeune homme de vingt et un ans à tel ou tel signe, à tel ou tel caractère. »

Folie orientée, tempérée autant qu'abusée par tout ce qu'apportent au poète l'air autour, l'humanité dans son état convulsif de savoir, de jouissances aux extrêmes du bonheur ou du malheur. L'homme avec ses antennes s'intéressant à lui-même, mais dérangées [*sic*] par les autres dimensions qu'il veut saisir. Et voilà ce qu'un prétendant, pour ne pas dire un prétentieux, se croit en état de reproduire. Il veut faire que cette folie, minutieusement agencée dans un système, soit entendue par d'autres selon des notations, des registres autres; les excès, demi-teintes, les subtilités d'un esprit, les nécessités d'un langage, les retrouver à leur juste niveau.

Mon espoir n'est pas de faire œuvre de linguiste irréprochable (existe-t-il?), mais de présenter un choix – poèmes, fragments de poèmes, inédits, connus ou inconnus – qui nous rapproche de ces hommes passionnés dont les confidences sont dites en vers. Vivre ainsi leurs fêtes qui souvent dominent leurs angoissantes découvertes, voir s'enchevêtrer leurs amours, leurs hésitations religieuses, leurs temps de prison fréquents.

J'ai voulu aussi que ne soient pas absents de ce livre les poèmes importants pour les Anglo-Saxons d'aujourd'hui.

C'est Sidney, le merveilleux chevalier poète Sir Philip Sidney qui, dans sa *Défense de la Poésie*, veut nous convaincre que la langue anglaise (il la compare à la française, l'italienne, la hollandaise) est la mieux adaptée à la poésie. Langue bien équilibrée, dit-il, en consonnes et voyelles, en pas sonores mesurés, avec ou sans heurts, heureuse de ses élisions, de ses accents toniques. Spondées, dactyles et autres pieds, l'Anglais n'en est pas gêné, les entend, les dispose. Il en joue par-delà les syllabes dont il peut se permettre d'ignorer le nombre, défini par ces autres paramètres. Mais quelle que soit la mesure des vers, le poète, et plus encore le traducteur, se trouve en présence de l'éternelle question : la rime.

Les Élisabéthains s'interrogent. Il y a controverse. Ils en sentent le besoin et s'en agacent. Campion, le musical, ami des musiciens, voudrait l'éliminer. Il essaye. Son oreille s'en satisfait si peu qu'il la suscite à nouveau. Daniel, l'auteur du beau sonnet sur le Sommeil, les rimes l'obsèdent. Il les dit lassantes à la longue pour le lecteur ou l'auditeur, excitantes pour la mémoire. Il admet leur monotonie, mais il a le sentiment qu'elles donnent des ailes, les rémiges des grands planeurs. Et puis, l'homme n'éprouve-t-il pas un incurable besoin de se réentendre, du déjà vu autant que de surprise?

Certains esprits ne se sentent-ils pas mieux tenus par une symétrie? Le gymnaste a ses barres parallèles : la liberté dans un espace défini d'avance. L'esprit tourne plus sûr entre ses points d'appui.

*Rime calomniée et trop  
Méprisée ainsi qu'un sirop\**

Et d'Aragon : « chez ceux pour qui la rime est première et non complaisance, l'écriture du vers (...) se développe à partir du mot (au bout du vers ou ailleurs) promu à la dignité de rime, c'est-à-dire de commande de la pensée ».

Pierre Brasseur, dans son métier d'acteur, me disait qu'il redoute les tirades anglaises traduites en français. L'anglais, dit-il, langue dure qui claque et cogne. Rien que des monosyllabes. Le public la reçoit comme les balles d'une mitrailleuse. Chaque balle produit des sons différents, percussion qui multiplie les plans, trouble et secoue.

Nous, notre langue serait plutôt un concerto limpide de Bach. Il est vrai que Brasseur entendait le texte parlé. Mais les poèmes sont un texte parlé, même silencieusement. Les premières recherches n'en sont que plus inquiétantes.

Tout paraît plus long à dire, exiger plus de mots ou des mots plus longs. On est tenté, d'une langue à l'autre, de se donner une facilité en étirant le vers. En français, puisqu'il faut se baser sur les syllabes, le poème en octosyllabes, quel confort de l'allonger, ou de transformer en alexandrins ces poèmes élisabéthains souvent en apparents décasyllabes\*\*. À détendre la mesure, le risque est de perdre la force de pénétration. Mais à mettre le vers dans un corset, que deviennent certains volumes où se développent les nuances de la pen-

---

\* Verlaine.

\*\* Les Sonnets de Shakespeare.

sée? Je crois que l'on ne doit pas se dérober devant la contrainte. Elle peut faire de nous des explorateurs. Chaque langue a des ressources qui restent surprenantes.

Pour l'Élisabéthain, raccourcir ou allonger soudainement le vers n'est pas un obstacle si telle est l'architecture de son inspiration. Comme on le voit chez un John Donne, le redoutable à comprendre sinon traduire. L'Anglais peut exprimer ce qu'il veut dire en si peu de mots, en mots si courts qu'il se sent le pouvoir et la nécessité – quel bonheur dans ce jeu – de modifier la mesure, de déplacer l'accent tonique à sa guise, avec un plein réservoir de conjonctions qui ne sont pas des chevilles : *and, yet, but, so, as, though, then, until, such, if, still, now, therefore, etc...*

Dès que commence le tête-à-tête, le traducteur voit surgir les freins, coups d'arrêts brutaux, cruels : les règles prosodiques françaises. Les « e » muets, les pluriels encombrants, le dissyllabe intérieur en i-on, les longs négatifs en « ne pas », ou « jamais ne », le choc de l'hiatus et l'« h » aspiré, l'absence du génitif, l'alternance (pour Gide essentielle) des rimes masculines-féminines, croisées ou parallèles. Et les poèmes aux formes définies. Le sonnet, dont les dispositions ne sont pas les mêmes dans les deux langues. Tant de disparités dans la maçonnerie, de dissonances à l'oreille.

Sans oublier que certains mots sont irremplaçables : *wanton, wit, bliss, delight*, les verbes *to stand, to ride, to lie*.

Pour transposer certains poèmes il me semble qu'il n'est possible de rendre le « jeu » que par un jeu autre. L'allégresse, le mouvement de danse étant plus importants qu'une exactitude sans écho, sinon pédante. Appelons-les, voisinages, ressemblances. Ailleurs le sens original est un modèle de rigueur. Il faut alors tout faire pour se soumettre. Quitte, s'il le faut, à déclarer forfait. Entre les deux, les cas d'équivalence, ceux qui doivent être abordés de biais pour ne pas tout perdre en essayant de les saisir de face. Disons du poème qu'il doit être mimé. Il s'agit alors de toucher les sens, la sensualité plus que l'esprit.

Et s'il y a réussite, si le poème peut subir la redoutable épreuve d'être dit à haute voix sans être renié en tant que poème mais sans suivre un chemin trop personnel, il reste une ombre de mystère, de magie, tant les deux outils d'expression diffèrent.

Hélène Waddell, la prestigieuse traductrice de latin médiéval en anglais, s'inquiète « de l'alchimie apte à changer l'or en cuivre, ou, pire, en plomb ». Elle ajoute : « Personne ne peut dire, je vais traduire, pas plus que, je vais écrire de la poésie. L'art est mineur mais le vent y souffle comme il l'entend. » Un vent aisément qualifié d'impersonnel.

Elsa Triolet titre sa préface à « La Poésie Russe » : « L'art de traduire » et sous-titre « Ombres, Reflets, Coïncidences, Miracles ». Elle souhaite que « le traducteur dans sa langue à lui joue avec les mystères de la poésie, prosodie, syntaxe, rime et rythme comme le poète de l'œuvre originale ». Ce *comme*, Elsa, me laisse rêveur. C'est autour de lui que la bataille se déchaîne. À chacun sa façon de l'entendre. Qui plaît ou déplaît, sert telle sensibilité, en dessert une autre. Jamais rien de définitif, de certain. Vous dites si bien, Elsa, que parfois on arrive au miracle des poèmes jumeaux. Mais il vous arrive aussi de publier plusieurs traductions, toutes valables, du même poème.

À traduire des poèmes on a toujours, quoiqu'on fasse, un peu raison et un peu tort. On n'est jamais tout à fait soi-même et totalement l'autre. On se donne, se reprend, on s'imprègne, on oublie, refait, confronte et se désespère. On est deux. Le couple impossible. Puis viendra le lecteur à son tour qui se fait le tiers ombrageux. Et s'il est expert bilingue, l'écart se creuse. Devant lui, on n'est même pas l'élève devant le professeur. On est le profanateur. Pour ne pas dire l'hérétique. Quelle que soit la protection de saint Jérôme.

Il est certain, Valéry Larbaud nous le rappelle, que le traducteur reste dans « l'espace obscur ». Homme sans nom. Si le poète original trouve grâce devant la postérité, rarement le traducteur.

Les « livres sacrés » l'avaient annoncé. L'ère de la « Divinatio ». Les Ziggourath ou si l'on préfère les Tours de Babel étaient faites pour que le prêtre y monte, reçoive la Parole. Devait-il en revenir avec une langue universelle? Il restait le plus souvent muet. Comment croire qu'on ne pouvait « relever un langage préalable réparti par Dieu dans le monde ». Mais où en seraient les traducteurs? Et la vertu des diversités?

Et voici le reportage d'un dialogue :

BOSWELL : *Alors, Monsieur, qu'est-ce que la poésie?*

Dr JOHNSON : *Voyons, Monsieur, dites plutôt ce qu'elle n'est pas. Tous nous savons ce qu'est la lumière. Il n'est guère aisé de dire ce qu'elle est.*

Nous pourrions continuer. Et la traduction? Il est facile de dire ce qu'elle n'est pas. Il n'est guère aisé de dire ce qu'elle est.

---

Source : *Rq<sup>3</sup>o gu<sup>2</sup>rkucbéthains*, traduits et présentés par Philippe de Rothschild; préface de André Pieyre de Mandiargues; introduction de Stephen Spender; notices biographiques de Christopher Ricks, Paris, Seghers, 1969, p. 31-36.